

DU CARNET AU LIVRE :
L'« OUVRAGE IMPOSSIBLE », OU L'AUTRE PÉRIPLÉ DES SAVANTS VOYAGEURS AU
RETOUR D'AMÉRIQUE DU SUD. L'EXEMPLE D'HIPÓLITO RUIZ

Nathalie Vuillemin

SCIENCE ET VOYAGE : ENTRE INCERTITUDES GÉNÉRIQUES ET CONTRAINTES ÉDITORIALES

On connaît l'engouement du XVIII^e siècle pour les récits de voyage, le succès que rencontrèrent les compilations comme *L'Histoire générale des voyages* de l'Abbé Prévost (quinze volumes publiés entre 1746 et 1759), rééditée à plusieurs reprises, ou plus tard, sur ce même modèle, la *Bibliothèque universelle des voyages* de Gilles Boucher de la Richarderie (1806–1808)¹. Les horizons nouveaux, l'altérité radicale ou, au contraire, l'étrange familiarité des peuples d'ailleurs, étaient sources d'une fascination toute philosophique, les anecdotes aventureuses des voyageurs nourrissaient l'esprit romanesque de l'époque.

Ce devenir littéraire du voyage, pourtant, n'avait rien d'évident. Les attentes du public entraînent même souvent en contradiction avec les exigences des autorités étatiques ou des académies qui organisaient et finançaient la plupart des expéditions au long cours. Le voyageur était un collecteur de faits : noter dans les moindres détails les événements relatifs à la navigation, mesurer des positions, amasser des échantillons, les étiqueter en vue d'une classification ou d'analyses ultérieures, tels étaient les devoirs des marins, géographes, naturalistes que l'on envoyait explorer le monde. Les instructions quant à la rédaction des notes de voyage étaient strictes, les textes normés². Dans ce contexte très contraignant, les publications dénoncent la recherche du délicat équilibre entre communication des résultats et récit du voyage à proprement parler. Les expéditions scientifiques donnent souvent lieu à la parution de plusieurs volumes spécifiquement consacrés aux différentes disciplines étudiées – botanique, zoologie, physique, géographie, hydrographie, notamment –, volumes auxquels s'ajoutent un atlas et une relation. La valeur scientifique de l'ouvrage est tout entière déterminée par le contenu des volumes spécialisés. Son succès éditorial, par l'espace réservé à la relation

1 Voir à ce sujet ROCHE (2006 : 5–13).

2 Sur cette question voir notamment BERTHIAUME (1990) ; COLLINI/VANNONI (2005).

de l'itinéraire et des péripéties, dont les extraits les plus pittoresques intégreront peut-être quelque fameuse anthologie.

La difficulté du genre viatique, notamment lorsqu'il croise la pratique scientifique, est donc de concilier les attentes de deux publics – mais également, peut-être, de deux instances narratives du voyageur : le savant et l'aventurier. Cette tension doit selon nous être prise en considération pour expliquer les échecs cuisants, sur le plan éditorial, de nombreux voyages pourtant prestigieux.

Nous envisagerons plus particulièrement, dans cette analyse, la grande expédition botanique du Pérou qu'organisèrent la France et l'Espagne entre 1776 et 1788. Joseph Dombey, médecin français, avait en effet été désigné par les frères de Jussieu, à la demande de Turgot, pour partir à la recherche « de plantes et d'arbres dont la culture pourroit être introduite en France et dans les colonies »³. Les Français s'intéressaient tout particulièrement à la production de cannelle et de quinquina⁴; la mission de Dombey portait en outre sur la formation et les usages du salpêtre, la découverte de mines de platine et le rapatriement d'un certain nombre de manuscrits abandonnés en Amérique par Joseph de Jussieu⁵. L'Espagne, tout en acceptant le projet, se l'attribua, et plaça à la tête de l'expédition deux botanistes, Hipólito Ruiz et José Pavón. Elle exigea en outre dans une série d'instructions très précises que Dombey, sur place, partage avec ses collègues toutes ses découvertes ainsi que les échantillons qu'il pourrait récolter : aucun résultat ne devait être publié sans l'accord préalable des Espagnols⁶. Le Français revint en Espagne en 1785. Dépouillé d'une partie de ses herbiers à son arrivée à Cadix, il détruisit en outre son journal par crainte, semble-t-il, que son contenu ne le compromette⁷. De ses notes botaniques, il reste deux grands cahiers manuscrits, conservés à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris⁸. Quelques-unes des plantes de son herbier furent décrites et publiées, apparemment sans son consentement, par Charles-Louis L'Héritier dans ses *Stirpes Novae*, ce qui fut à l'origine d'un véritable incident diplomatique entre la France et l'Espagne⁹.

Les savants espagnols, et plus particulièrement Hipólito Ruiz, furent apparemment plus heureux. Une impressionnante *Flora Peruviana et Chilensis*, composée d'un prodrome et de trois volumes accompagnés de magnifiques planches en couleur, fut publiée entre 1794 et 1802 par l'éditeur Sancha, à Madrid. À la mort de Ruiz, en 1816,

3 Lettre de Jean-Étienne de Clugny à Bernard de Jussieu, le 29 juin 1776, dans HAMY (1905 : 305). Clugny assurait le rôle de contrôleur général des finances après le renvoi de Turgot.

4 Voir STEELE (1964 : 88–98).

5 Le botaniste était lié à l'expédition au Pérou de La Condamine, qui avait quitté la France en 1735. Alors que la plupart des savants avaient regagné Paris entre 1744 et 1750, Jussieu n'était rentré en France qu'en 1770, apparemment dément, et avait laissé la plupart de ses écrits sur l'Amérique à Lima. Dombey n'en retrouvera que quelques fragments. Voir LE HIR (1995 : 121–135).

6 Les instructions de l'Espagne sont publiées dans HAMY (1905 : 324–327) et dans JARAMILLO-ARANGO (éd.) (1952, vol. 1 : 392–402).

7 Sur ce geste de Dombey et son interprétation, voir HAMY (1905 : xc–xci).

8 Muséum d'histoire naturelle, bibliothèque de botanique, Ms. Per K-2.

9 La manière dont L'Héritier s'appropriait l'herbier de Dombey et, après qu'on lui avait instamment demandé de cesser toute publication, l'emporta à Londres, forme un récit rocambolesque restitué par HAMY (1905 : lxxxix–xci) et par STEELE (2009 : 161–186).

mille six cents pages étaient encore à l'état de manuscrits, correspondant aux tomes IV à XII de l'œuvre; cinq tomes de suppléments étaient en outre projetés¹⁰. Le botaniste publia par ailleurs de nombreux articles scientifiques importants¹¹ et contribua à l'établissement d'un véritable monopole espagnol en matière de culture et de distribution des plantes américaines. Hipólito Ruiz, puis son fils Antonio, furent considérés pendant toute la première moitié du XIX^e siècle comme les spécialistes de la pharmacopée indienne. De nombreux historiens ont enfin souligné le rôle précurseur du naturaliste espagnol en matière d'éthnobotanique¹². À ce niveau, et même si, on le verra, l'aventure de la *Flora* fut dramatique d'un point de vue financier, les objectifs scientifiques du voyage étaient atteints.

Dans le *Prodromus* paru en 1794, Ruiz annonçait également la prochaine publication de son journal de voyage¹³. Celle-ci n'eut jamais lieu du vivant de l'auteur. Le manuscrit disparut au milieu du XIX^e siècle et ce n'est qu'entre 1830 et 1944 que trois versions de ce texte furent retrouvées¹⁴. Elles témoignent de l'application avec laquelle Ruiz rédigea son récit. La première, issue des archives familiales de Ruiz, portait le titre *Relación del Viaje hecho a los Reynos del Perú y Chile por los Botánicos y Dibuxantes enviados para aquella Expedición, extractado de los Diarios por el orden que llevó en ellos su autor Don Hipólito Ruiz*¹⁵. Il s'agissait, d'après Jaime Jaramillo-Arango, d'un brouillon en partie rédigé au Pérou et pendant le voyage de retour à partir des journaux de voyage, comme l'indique d'ailleurs le titre¹⁶. La seconde version, retrouvée comme la troisième au British Museum de Londres, résulte d'une mise au propre de ce texte. Elle fut achevée en 1793. Elle est intitulée *Compendio del viage que hizo a los Reynos del Perú y Chile el Botánico Español Dn. Hipólito Ruiz...* L'auteur la citait dans un ouvrage de 1801 comme source de nombreuses descriptions intéressantes¹⁷. Enfin, le texte fut à nouveau repris après 1801 sous le titre de *Relación histórica del viage que hizo a los reynos del Perú y Chile el botánico D. Hipólito Ruiz*. Cette version, qui comprend de nombreuses corrections par rapport à la précédente, fut laissée incomplète par l'auteur.

10 Voir à ce propos LÓPEZ ALVÁREZ (1954: 5–111). Les tomes 4 et 5 de la *Flora* furent publiés entre 1954 et 1959 dans les volumes 12–17 des *Anales del Jardín Botánico de Madrid*.

11 Voir par exemple: RUIZ, Hipólito, *Quinología, o tratado del árbol de la quina o cascarilla*, Madrid, Marín, 1792; *Suplemento a la quinología*, Madrid, Marín, 1801; *Memoria sobre las virtudes y usos de la planta llamada en el Perú Bejuco de la Estrella*, Madrid, José del Collado, 1805.

12 Voir JARAMILLO-ARANGO (1952: xxxviii–xli); LÓPEZ PIÑERO (1995: xiii–li); CASTROVIEJO (1998: 14–15).

13 RUIZ, Hipólito et PAVÓN, José, « Praefatio/Prólogo », *Florae peruviana, et chilensis prodromus, sive novorum generum plantarum peruvianarum, et chilensium descriptiones, et icones*, Madrid, Sancha, 1794, p. x. Désormais cité *Prodromus*.

14 Plusieurs éditions modernes de la relation de Ruiz reviennent sur les différentes péripéties relatives à la perte puis à la redécouverte de ces manuscrits. Outre celles de Jaramillo-Arango, déjà citée, voir également SCHULTES (1998) et RODRIGUEZ NOZAL/GONZÁLES BUENO (éd.) (2007).

15 Cette version fut publiée pour la première fois en 1931 par le Père Agustín J. Barreiro, auprès de l'Académie royale des sciences exactes, physiques et naturelles de Madrid. C'est cette version qu'ont choisi de rééditer Raúl Rodríguez Nozal et Antoni González Bueno (voir note précédente).

16 JARAMILLO-ARANGO (1952: xxiv).

17 RUIZ, Hipólito, *Suplemento a la quinología*: 115, note. Cité par JARAMILLO-ARANGO (1952: xxv).

Nous ne saurions procéder, dans le cadre restreint de cette contribution, à une comparaison précise des trois états de cette relation. Notre intention est ici de montrer, à travers une comparaison entre l'introduction de la *Flora* et quelques aspects de la dernière version du récit de voyage, la difficulté que rencontre Ruiz à concilier ses ambitions scientifiques et la tradition viatique dans laquelle il souhaitait s'inscrire. Derrière des choix en partie dictés par des principes épistémologiques, mais également par des pressions d'ordre politique, se profile le « livre impossible » : la mise en forme cohérente des collections, mais également d'ébauches rédigées pendant plus de onze ans, à la fois récit de l'impressionnant voyage d'un savant européen dans un espace hostile, en grande partie inconnu, et description de ce pays.

REÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA SCIENCE NATIONALE

Avant de livrer les informations indispensables au sujet de l'expédition et de la *Flora Peruviana et Chilensis*, il convient, reprenant cette matière plus en profondeur, d'exposer de manière succincte la série des progrès de la botanique en Espagne, pour donner à connaître plus clairement l'origine et les raisons de l'expédition, et démontrer par la même occasion que les Espagnols, contre l'opinion de Masson et d'autres philosophes modernes étrangers peu au fait de notre culture, ont toujours contribué, depuis les temps les plus anciens, à l'avancement des sciences, et plus spécifiquement de la botanique, de l'histoire naturelle et de l'agriculture¹⁸.

Dès les premières lignes du *Prodromus*, publié en 1794, la *Flora Peruviana et Chilensis* de Ruiz et Pavón adopte un ton polémique. Il s'agit de mettre fin à la piètre réputation dont jouissait l'Espagne dans le domaine scientifique, depuis qu'en 1751, dans sa *Bibliotheca botanica*, Linné avait déploré l'existence dans l'Europe des Lumières de botanistes aussi « barbares » que les Espagnols¹⁹. Nicolas Masson avait repris cette image dans un article de l'*Encyclopédie méthodique* en 1782, représentant la péninsule ibérique comme un pays dont une succession de mauvais gouvernements avait retardé le développement économique et culturel²⁰. Il s'agit donc de mettre en lumière l'histoire de la science nationale, depuis l'Empire romain jusqu'aux temps présents – quitte à se réapproprier, pour commencer, les grands noms de la science arabe, tel Averroès²¹.

La première moitié du *Prodromus* met ainsi en place une double généalogie, royale et scientifique. Depuis Philippe II (1556–1598), celle-ci est rythmée par la création, sous chaque souverain, de jardins botaniques prestigieux, alimentés par l'immense apport

18 *Prodromus* (i). Sauf indication contraire, toutes les citations sont traduites par l'auteur de l'article.

19 « Hispanicae Florae nullae nobis innotuerunt, adeoque plantae istae rarissime, in locis Hispaniae fertilissimis, minus detectae sunt. Dolendum est, quod in locis Europae cultioribus, tanta existat nostro tempore barbaries botanices ! ». Cité par FRODIN (2001 : 539).

20 MASSON, Nicolas, article « Espagne », *Encyclopédie Méthodique, Géographie moderne*, Paris, Panckoucke, 1782, vol. 1, p. 565–566. La polémique déclenchée par cet article fut vive. Le botaniste Antonio Cavanilles y répondit en 1784, par des *Observations* sur l'article « Espagne » de la *Nouvelle Encyclopédie*, qu'il fit publier à Paris, et en français.

21 *Prodromus* (ii).

des colonies américaines. Ce faisant, Ruiz ne se contente pas d'inscrire son expédition – « première et principale de toutes celles qui ont suivi depuis »²² – et la *Flora* qui en résulte, dans une illustre tradition de voyages utiles à la science. Il présente également une riche bibliothèque des livres botaniques espagnols, se désignant plus précisément comme l'héritier des deux savants qui s'imposèrent dans toute l'Europe, dès les premiers temps de la conquête, comme pionniers et maîtres de l'histoire naturelle du Nouveau Monde : Francisco Hernández, dont l'œuvre fondatrice sur les plantes médicinales du Mexique²³ fut certes compilée et publiée à Rome en 1651 mais, précise Ruiz, aux frais de Philippe IV d'Espagne²⁴ ; et, bien avant lui, Gonzalo Fernández de Oviedo, qui avait passé neuf ans à Saint-Domingue entre 1514 et 1523. Sa monumentale *Histoire générale et naturelle des Indes* n'avait été publiée que partiellement de son vivant²⁵. Or au milieu du XVIII^e siècle, dans le cadre d'une vaste entreprise de publication des textes relatifs à la conquête, trente livres inédits de l'œuvre avaient été retrouvés à Valladolid²⁶. Charles III, qui trois ans plus tard donnerait le départ de l'expédition de Ruiz vers le Pérou, fit publier l'œuvre d'Oviedo par Francisco Cerda²⁷, celui-là même qui mettrait à la disposition de Ruiz et Pavón une partie de son appartement madrilène pour mener à bien la publication de la *Flora*.

Les enjeux de la publication, on s'en doute, étaient immenses, et la fière rhétorique de Ruiz, en s'opposant à juste titre au mépris de la communauté savante européenne, luttait également peut-être contre un échec éditorial annoncé. En effet, le *Prodromus*, consacré uniquement aux genres nouveaux découverts pendant l'expédition, parut en 1794 en guise d'échantillon ou de démonstration de la richesse de l'œuvre à venir qui devait présenter au public 2400 descriptions d'espèces et plus de 1800 figures²⁸. Ce travail de classification et de mise en forme titanesque posait en réalité aux naturalistes bien des problèmes méthodologiques, mais également, à une plus large échelle, financiers. Le coût de publication dépassait en effet à tel point les moyens du Royaume, que le Roi avait lancé dès 1791 un appel de fonds dans ses colonies, où il fit distribuer une circulaire officielle vantant l'importance de cette œuvre pour l'honneur de la nation. Citée in extenso dans la préface du *Prodromus*, cette circulaire n'est évidemment pas présentée comme l'ultime ressource de l'Espagne pour la publication de la *Flora*,

22 Ruiz se réfère ici à l'expédition organisée en Nouvelle Grenade de 1783 à 1816 et qui eut pour botaniste principal José Celestino Mutis jusqu'en 1808. Une immense rivalité séparait les deux hommes, qui se disputèrent notamment au sujet de la validité de leurs observations respectives sur les arbres à quinquina. Voir à ce propos STEELE (2009 : 208–2011).

23 HERNÁNDEZ, FRANCISCO, *Rerum medicarum Novæ Hispaniæ thesaurus, seu plantarum animalium mineralium Mexicanorum historia*, Rome, Mascardi, 1651.

24 RUIZ, H., *Prodromus*, p. iii–iv.

25 OVIEDO Y VALDÉS GONZALO, FERNÁNDEZ DE, *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del mar océano*, Séville, [s.n.], 1535.

26 Voir à ce propos CARILLO (2002 : 321–344).

27 Ces informations sont présentées par Ruiz dans le *Prodromus* (vii–viii).

28 *Prodromus* (xviii) : « Comme nous avons plusieurs genres nouveaux, et outre cela de nombreux autres qui, bien que déjà connus, ont été corrigés et reformés à partir de nos observations, et comme nous arrivons à 2400 descriptions d'espèces et 1800 figures ; nous avons jugé opportun d'anticiper la publication du volume des genres nouveaux, comme démonstration de toute l'œuvre. »

mais comme la preuve de l'unité du Royaume espagnol²⁹. Et, de fait, les frais relatifs à l'édition des trois premiers volumes furent entièrement couverts par l'or venu des provinces américaines...³⁰

QUEL ESPACE POUR LE VOYAGE ?

Sur les vingt-deux pages que compte la préface du *Prodromus*, treize sont consacrées à l'apologie de la famille royale et, à travers elle, de la science espagnole. En comparaison, les six pages évoquant le voyage ou, plus précisément, un résumé de ses principales étapes, font figure d'anecdote. Ruiz nomme les lieux parcourus, énumérant les principaux genres et espèces qu'on y récolta. La narration est donc pour ainsi dire totalement exclue de cette préface scientifique, sinon dans les formules laconiques qui marquent les déplacements (« nous passâmes », « nous nous rendîmes », « nous revinrent », etc.), ou désignent, en quelques verbes, le travail des savants sur place : récolter, dessiner, envoyer.

Trois passages, pourtant, apparaissent comme de brèves ouvertures vers un récit de voyage classique, dans lequel l'aventure prendrait le pas sur la mission scientifique à proprement parler. Évoquant la province de Huánuco, d'où furent rapportées sept espèces d'écorces à quinquina, véritable trésor de la pharmacopée américaine, Ruiz précise ainsi que ces contrées sont « peuplées d'Indiens sauvages entre les mains desquels nous risquâmes de perdre la vie »³¹. L'une des récoltes les plus importantes du voyage, sur le plan économique, fut donc fort aventureuse, ce qui souligne bien évidemment le mérite et le dévouement des voyageurs. Les déceptions et les malheurs de ces derniers sont au centre des deux autres épisodes. Après un séjour de presque deux ans au Chili³², les savants chargèrent cinquante-trois caisses d'échantillons divers sur le San Pedro de Alcántara, navire qui fit naufrage en février 1786 près des côtes portugaises. Une remarque entre parenthèses au sujet des caisses en question, – « nous sommes bouleversés au souvenir de celles-ci »³³ – souligne la dimension dramatique de l'événement. Enfin, le 6 août 1785, alors qu'ils botanisaient dans une région montagneuse au nord de Lima, les voyageurs furent surpris par un incendie qui détruisit presque entièrement leurs ressources, les manuscrits et les collections des trois dernières années :

[...] de manière inconcevable, le 6 août 1785, eut lieu le lamentable incendie dans lequel furent brûlées les descriptions des plantes, animaux et minéraux du Chili, les relations topographiques des provinces du même royaume et du Pérou, et un grand nombre de plantes, oiseaux, quadrupèdes et insectes desséchés, aussi bien que de graines, avec les provisions et les vêtements que nous avions emportés pour trois mois. Un tel coup du destin nous laissa pendant trois jours privés de tout

29 *Prodromus* (xv-xviii).

30 Arthur Robert Steele livre les détails de la récolte de fonds. Voir STEELE (2009 : 212-224).

31 *Prodromus* (xi).

32 Le séjour au Chili dura de janvier 1782 à novembre 1783.

33 *Prodromus* (xii).

jugement comme celui qui *frappé par la foudre existe sans savoir s'il vit*³⁴ : mais nous résignant à la volonté divine, nous repartîmes finalement consolés à pieds jusqu'à Huánuco, et entreprîmes un voyage risqué par les monts de Muña³⁵.

Quoique tenté par le pathos, Ruiz semble vouloir intégrer la catastrophe dans l'enchaînement des actions proprement scientifiques – botanisations à Macora puis, par la force des choses, dans les monts Muña. La capacité de résilience des savants est soulignée par le caractère expéditif de la description. Les événements du voyage sont ainsi mis à distance par Ruiz dans cette préface, réservés pour la relation à venir. Il est évidemment tentant de voir là le choix logique d'une publication résolument scientifique, la sécheresse de l'introduction n'étant en fin de compte que le reflet de la technicité des descriptions linnéennes qui suivront. Ne pourrions-nous pas, toutefois, envisager que cette préface témoigne d'une forme d'hésitation de la part de Ruiz, sur la place à donner au voyage proprement dit, comme *histoire*? La description des itinéraires se clôt en effet sur le passage suivant :

[...] seuls savent combien de dangers et de peines nous eûmes à endurer pendant ces onze ans où nous voyageâmes dans des régions désertes et sans chemins – la chaleur, la fatigue, la fin, la soif, la nudité, le manque de tout, les tempêtes, les tremblements de terre, le fléau des moustiques et d'autres insectes, les risques continus d'être dévorés par des tigres, des ours et autres bêtes sauvages, les pièges tendus par les brigands et les Indiens rebelles, les trahisons de nos valets, les chutes au bas des précipices, des montagnes et des cimes d'arbres extrêmement hautes, les traversées de fleuves et de torrents, l'incendie de *Macora*, le naufrage du *San Pedro de Alcántara*, la séparation d'avec notre compagnon M. Dombey, la mort du dessinateur Brunete, et (le plus dur de tout) la perte de nos manuscrits; seuls savent l'estimer, dis-je, ceux qui ont entrepris et terminé des voyages de cette nature. Mais notre désir de retour à la patrie désormais exhaussé, nous nous complaisons dans le souvenir de ces mêmes peines et de ces mêmes dangers, et dans l'espoir d'en retirer bientôt le plus grand bénéfice, à savoir la publication de la *Flore du Pérou et du Chili*. (xv)³⁶

C'est précisément, semble-t-il, l'espace d'une telle complaisance dans le souvenir du périple qui manquait au *Prodromus*, ouvrage destiné à d'immobiles savants incapables, à en croire l'auteur, de l'empathie et de l'expérience nécessaires à la compréhension du voyage. Celui-ci, dès lors, devait être réduit, à l'image de la flore américaine dans le *Prodromus*, à l'état d'une simple liste de lieux. La relation à venir serait-elle à ce résumé ce que les somptueuses planches étaient à la taxonomie des nouvelles espèces?

Les pages de la *Relación histórica* se révèlent évidemment riches d'aventures, de péripéties et de peintures étonnantes des paysages que traversèrent les voyageurs. Ce récit d'itinéraire, pourtant, ne devait pas paraître suffisant à Ruiz, qui conçut son ouvrage comme une véritable somme de connaissances sur le Pérou, la botanique jouant encore une fois un rôle central dans le texte. Les soixante quinze feuillets de la relation contiennent en effet mille six cents noms d'espèces de plantes. Ces informations furent sujettes à de nombreuses révisions d'un état du texte à l'autre, Ruiz modifiant les nomenclatures inexactes, supprimant ou déplaçant certains individus, et complétant,

34 Les italiques sont de Ruiz. La citation originale est : « como el que herido del rayo existe sin saber si vive ». Il nous a été impossible d'en découvrir la source.

35 *Prodromus* (xiv).

36 *Prodromus* (xv).

surtout, les indications relatives à leurs usages médicaux³⁷, conformément à la direction que prenaient ses travaux personnels, vers une étude systématique de la pharmacologie indienne. Une comparaison entre la *Flora* et le *Compendio*, sur les plantes dont les noms concordent, montre que les deux textes contiennent, quant aux usages et aux vertus des plantes, les mêmes informations. Ruiz introduit en outre dans le récit de son voyage de nombreux petits essais proprement scientifiques sur différentes espèces³⁸. En revanche, les descriptions sont, sinon inexistantes, du moins réduites à l'appréhension esthétique des plantes.

L'ouvrage offre également un tableau scrupuleux des différentes régions visitées. Nombre d'habitants, origine et répartition de la population, organisation politique, coutumes, pratiques agricoles, architecture, maladies, état de l'eau – il s'agit d'un véritable recensement, qui s'appuie en partie, selon A. R. Steele, sur le travail que Cosme Bueno, un savant péruvien, avait réalisé en 1764, envoyant à tous les gouverneurs de province un questionnaire extrêmement précis portant à la fois sur des aspects géographiques, politiques et sociaux du pays³⁹. Enfin, les descriptions de mammifères, d'oiseaux ou de reptiles, mais également l'examen des monuments précolombiens, ou la livraison de diverses recettes culinaires péruviennes, ne sont pas oubliés par le voyageur.

Il est difficile de déterminer avec précision pourquoi Ruiz, qui s'appliqua tant à la rédaction de son récit de voyage, ne le publia jamais. Sans doute, les péripéties liées à l'édition de la *Flora* eurent-elles de lourdes conséquences sur ses autres travaux. L'ouvrage fut en effet un désastre financier. En 1834, on n'avait vendu que vingt-huit exemplaires du premier tome sur les quatre-cent cinquante imprimés; soixante-neuf avaient été offerts⁴⁰. Les prix exorbitants de l'ouvrage étaient en cause⁴¹. L'éditeur Sancha ne fut jamais payé pour son travail et, couvert de dettes, décida alors de vendre par lots les stocks restants.

Mais outre ces difficultés économiques, on peut émettre l'hypothèse que Ruiz avait conçu avec sa *Relación* un ouvrage dont le genre, oscillant entre l'« itinéraire », la description physique et morale du Pérou, l'aventure en pays lointain et le voyage botanique, se situait précisément, en 1800, dans un espace vide du champ de l'imprimé scientifique. En ce sens, les hésitations de l'auteur quant au titre du récit de voyage – *Relation du voyage... extraite des journaux, Compendium et Relation historique du*

37 Voir l'étude génétique de Raúl Rodríguez Nozal et Antonio Gonzáles Bueno dans JARAMILLO-ARANGO (éd.) (1952: 90–91). S'agissant d'une compilation des notes du voyage, Ruiz utilise les termes qu'il avait attribués aux plantes en Amérique, alors qu'il ne disposait pas des outils nécessaires à l'établissement d'une classification définitive. Certains noms contenus dans la relation ne sont donc attestés que dans ce texte et Richard Evans Schultes, dans la préface à la traduction anglaise, souligne qu'il est parfois impossible pour les botanistes actuels, en l'absence de croquis ou de descriptions détaillées, de reconnaître les espèces mentionnées par Ruiz: SCHULTES (1998: 20).

38 Voir par exemple « Quina y cascarillas », dans JARAMILLO-ARANGO (éd.) (1952: 135–137); « Marfil vegetal »: 166–167; les pages sur la coca: 169–173 ou sur les arbres à cannelle: 211–214.

39 Voir STEELE (2009: 66–70).

40 Les chiffres détaillés des tirages et des ventes pour chaque tome de la *Flora* sont livrés par Arthur Robert Steele. Voir STEELE (2009: 254–257).

41 Chaque ouvrage gravé valait entre 260 et 280 réaux, soit plus de la moitié du salaire mensuel d'un artisan.

voyage – sont significatives. L'écrit semble bien se situer dans le genre du *compendium*, une sorte de résumé des expériences et des connaissances accumulées par Ruiz pendant son voyage, mais également par la lecture de divers ouvrages. Le choix de ce titre – qui, rappelons-le, fut appliqué à la seule version complète et mise au propre du manuscrit – dénote peut-être une certaine insatisfaction face à la forme de la relation chronologique alors adoptée par la plupart des voyageurs. Il situe en tout cas explicitement l'ouvrage dans une tradition plus ancienne du livre scientifique. Entre les deux écrits, c'est bien la relation d'utilité qui pose problème: la *Flora*, par ses dimensions et par la richesse de son contenu, mais également par l'histoire de sa publication qui venait, en quelque sorte, resserrer le lien entre Madrid et ses colonies, devenait le symbole tardif d'une nation éclairée. Mais elle ne laissait que peu de place à l'expédition à proprement parler, effacée par le résultat scientifique et éditorial. La relation aurait été pour Ruiz l'occasion de réaffirmer son rôle d'acteur dans l'histoire de la *Flora*, de récrire l'aventure physique et intellectuelle à l'origine du prestigieux ouvrage. Or ce basculement définitif dans le récit de voyage, Ruiz ne sut l'effectuer, prisonnier qu'il resta des modèles de discours de la *Flora*: le récit descriptif d'Oviedo et le *Thesaurus* d'Hernandez.